

**Topo-Guide**  
du **Sentier de Grande Randonnée**



## **La Lesse et la Lomme par les GR**

**GR 17 - Sentier de la Lesse : Libramont - Anseremme (105,1 km)**  
**GR 17 - Sentier de la Lomme : Libramont - Éprave (60,4 km)**

### **Dix boucles**

- |     |  |           |
|-----|--|-----------|
| 1.  | La vallée de l'Our   | (23,6 km) |
| 2.  | La vallée de l'Almache   | (19,8 km) |
| 3.  | La vallée du Wéri - De l'Ardenne à la Famenne                  | (15,3 km) |
| 4.  | La Lesse : gouffre et chavée                                   | (17,9 km) |
| 5.  | Au cœur de la Famenne  | (21,8 km) |
| 6.  | De la Lesse à l'Hileau<br>Panorama sur l'Ardenne et la Famenne | (25,7 km) |
| 7.  | Hauts lieux : de château en château                            | (23,6 km) |
| 8.  | De la Meuse à la Lesse   | (18,9 km) |
| 9.  | La vallée du Marsolle  | (15,1 km) |
| 10. | La vallée de la Masblette                                      | (14,2 km) |

### Neuvillers

L'endroit était, au Moyen Âge, propriété de l'abbaye de Saint-Hubert. Au 12<sup>e</sup> siècle, les moines, désireux de renforcer leur présence à proximité des frontières du comté de Chiny, ont créé Neuvillers, contraction de « nouveau » et « villa » (domaine rural, village). Il y existait un château qu'on appelait le « tchètreuil », terme qui aurait donné naissance à l'expression « les tchèts d'Nuviè » pour qualifier les citoyens de Neuvillers.

La grosse ferme à l'entrée du village en venant de Libramont constitue le plus ancien témoin de ce passé : elle fut construite par les moines de Saint-Hubert en 1658.

En 2012, s'est créé « Le rondpoint », une coopérative de producteurs locaux. Ils sont aujourd'hui une soixantaine à proposer leurs produits en circuit court. Depuis 2019, le groupement s'est doté d'un magasin, « Le carrefour paysan ».

Ces dernières années, Neuvillers s'est fortement agrandi : attirés par le développement économique de Libramont ou par la proximité du G.-D. de Luxembourg, de nombreux jeunes couples s'y sont installés, comme dans beaucoup de villages de la région.

### Les moulins sur la Haute-Lesse

*Jean-Claude LEBRUN <sup>(1)</sup>*

**Le moulin de la Goutelle** apparaît dans les archives à partir du 16<sup>e</sup> siècle et il pourrait être celui qui est mentionné sur une carte de 1604. L'abbaye de Saint-Hubert était alors propriétaire du bois de Luchy. Le 7 mars 1586, le curé et les mambours <sup>(2)</sup> de l'église d'Ochamps adressaient une requête à l'abbé de Saint-Hubert. Ils déclaraient qu'un moulin avait été construit sur la juridiction de Saint-Hubert, que ce moulin pourrait porter préjudice à celui d'Ochamps, donc diminuerait ses ressources et obligerait les décimateurs<sup>(3)</sup> – l'abbaye de Saint-Hubert et le comte de Rochefort – à intervenir dans l'entretien de l'église. Ils demandaient sa démolition et l'annulation de l'arrentement du moulin qui avait été érigé par Gérard Guillaume, le maieur d'Ochamps avec le risque de détourner la « clientèle ».

Le bâtiment actuel daterait de 1848 lorsque Gabriel Grandjean reçut l'autorisation de construire un moulin à farine à Hestrois. Il fonctionnera jusqu'en 1946.

**Le moulin de Wachamps**, grosse bâtisse, proche du GR, située le long de la route d'Anloy à Ochamps, a conservé peu de traces ou de vestiges de l'époque quand elle servait de moulin. Sa roue n'était pas entraînée par la Lesse, mais par un affluent important, la Grande Buse serpentant sur la rive gauche. Construit vers 1770-1780, le moulin a connu une histoire particulière, principalement au moment de sa mise en service. Il était plutôt rare de voir une nouvelle installation d'un ouvrage hydraulique, car il devait recevoir l'agrément du seigneur du lieu. Or, les moulins d'Ochamps (seigneurie dépendant des Löwenstein) et de La Rochette (duché de Bouillon) étaient assez proches et sous l'Ancien Régime, les droits seigneuriaux liés à la banalité étaient scrupuleusement respectés. Et pourtant, Jean Toussaint reçut l'autorisation de s'installer comme meunier sur le territoire d'Anloy, duché de Luxembourg. Pendant plus d'un siècle, la famille Toussaint est restée propriétaire de ce moulin qui a vu se succéder, jusqu'en 1919, quatre générations de « mouînis ».

**Le moulin de la Rochette**, appelé actuellement et pompeusement « château de la Rochette » depuis son aménagement en 1947, n'a conservé que l'ancien bâtiment qui abritait une scierie. La ferme et le moulin ont entièrement disparu lors d'un incendie en août 1914. Son histoire est cependant très ancienne. Les premières traces écrites de ce moulin se trouvent dans les comptes dressés en 1427 par Istasse de Lier, châtelain de la seigneurie de Mirwart et receveur d'Évrard de la Marck. On peut y lire toutes les redevances dues par les vingt-cinq bourgeois du village d'Anloy et notamment : « item pour l'étang du moulin de La Rochette, quatre chapons [poulets ou coqs châtés]. Item reçu pour le petit moulin gisant [situé] près de La Rochette d'Anloy, quatre livres de cire... ». Au début du 20<sup>e</sup> siècle, la famille Benoit, qui actionnait la scierie a préféré s'installer à la gare proche du vicinal pour y continuer ses activités. La force hydraulique y a été remplacée par l'énergie à vapeur puis par l'électricité.

### **Le moulin de Wézelvaux**

Ce moulin fait partie des quatorze moulins en activité, en 1843, sur la commune actuelle de Libin. Sa construction date de 1800. Il est resté de nombreuses années dans le patrimoine de la famille Romponsart-Dubois qui l'a vendu plusieurs fois à des meuniers incapables de payer. À chaque fois, la famille Dubois a récupéré ce bien avant de le revendre. Il est encore appelé par les anciens du village « le moulin de la Souris », une déformation du nom d'une meunière, la veuve Dessery. La roue à aubes a été remplacée – elle tourne à l'envers ! – lorsque la famille De Ruydt a transformé le moulin en seconde résidence dans les années 1960.

### **Le moulin de Molhan**

Attesté depuis 1577 et sans doute beaucoup plus ancien, le moulin de Molhan jouit dans la région d'une renommée particulière.

Actuellement, le site est occupé par des seconds résidents et respire la quiétude. Il n'en fut pas toujours ainsi. Jusqu'à la Révolution française, la population venait y moudre son grain. De nombreuses dynasties de meuniers s'y sont installées. Dans la liste de ces meuniers qui ont occupé Molhan, on retrouve un certain Gérard Marée de 1602 à 1619. Joseph Libert fut le dernier meunier de Molhan et cessa ses activités au lendemain de la Première Guerre mondiale. Le moulin, en ruines, fut alors acquis par un groupe de personnes qui voulait implanter une centrale électrique un peu en aval. Les villageois, assez fiers du passé de ce site, affirmèrent que la reine Astrid était tombée amoureuse du site et avait voulu l'acheter. La transaction ne se réalisa pas, mais plus tard, il fut, à l'initiative d'un artiste local, originaire de Redu, Charles Delaite (1921-1997), le lieu de rendez-vous de plusieurs peintres de l'Ardenne (Heintz, Barthélémy, Raty...) qui sont venus y planter leur chevalet et traduire sur leurs toiles la magie des lieux.

### **Notes :**

<sup>(1)</sup> Jean-Claude LEBRUN, *Dans le cadre des Journées de l'Eau [27 mars 2011]. Promenade historique à la découverte d'activités liées à l'eau entre Villance et Lesse*, dans *Les Barbouillons*, n° 259, mai - juin 2001, p. 14-17.

<sup>(2)</sup> Mambour : terme vieilli, souvent utilisé pour désigner le trésorier d'une fabrique d'église.

<sup>(3)</sup> Décimateur : personne chargée de recueillir la dime. Il avait, en contrepartie, l'obligation d'entretenir une partie de l'église.



Le moulin de Molhan avant la Deuxième Guerre © Collection J.-M. Moyen  
Carte postale reproduite dans *Les Barbouillons*, 259, p. 17.

## La grotte d'Ochamps

*Jean-Claude LEBRUN*

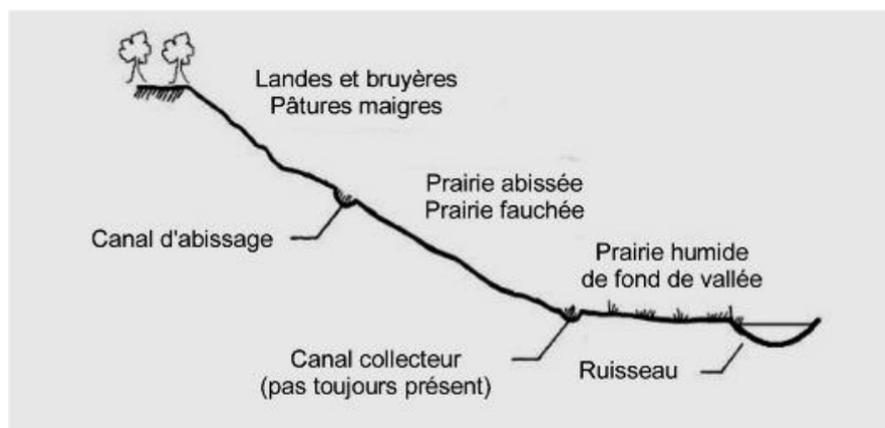
La grotte d'Ochamps rappelle le terrible épisode de la journée du 22 août 1914, lorsque le 18<sup>e</sup> corps d'armée conduit par le général allemand von Schenck livra bataille contre la IV<sup>e</sup> armée française du général de Langle de Cary. La population, éprouvée, a souhaité entretenir le souvenir douloureux de ces combats et le sacrifice des nombreuses victimes. Lorsqu'après dix ans de vicariat à Glaireuse, l'abbé Brahy devint curé à Ochamps (1917 à 1924), il fit creuser et aménager en 1920 la grotte en remerciement à Notre-Dame de Lourdes pour la protection de ses paroissiens et pour lui avoir épargné la mort, durant les jours qui suivirent sa capture. La grotte fut construite dans un site rocailleux à proximité de la Lesse. Elle fut bénite le 22 août 1922 par Monseigneur Heylen. L'abbé Brahy décida que le 22 août serait un « jour chômé » où aurait lieu chaque année un pèlerinage vers la grotte. La statue du Sacré-Cœur et celle de Sainte Bernadette furent ajoutées plus tard.

### **Ochamps, le 22 août 1914**

Ochamps est associé aux combats de la « bataille des Frontières » évoquée dans la rubrique consacrée à Maissin (voir p. 95). La forêt de Luchy, toute proche, fut le théâtre d'âpres combats qui se terminèrent par une cuisante défaite française. L'artillerie, en particulier, abandonna bon nombre de canons à l'envahisseur. Outre la grotte Notre-Dame de Lourdes, il ne reste quasi aucune trace de cet épisode dramatique à Ochamps. Seul, un petit monument surmonté d'une croix à la mémoire du soldat Paul Vacquery, tombé là le 22 août 1914, en témoigne. Bordant le terrain de football, son emplacement insolite ne manque pas d'intriguer. Un autre, situé à l'orée du bois du Différend, rappelle le sacrifice du colonel Detrie qui avait pris la tête du 20<sup>e</sup> régiment d'infanterie. À proximité, dans le cimetière militaire de Luchy, reposent les corps de plus de deux-mille combattants.

## Les prairies d'abissage en Ardenne belge

En Ardenne belge, région traditionnelle d'élevage pastoral, jusqu'à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, l'alimentation du bétail (ovins principalement et bovins) était assurée durant la bonne saison par les landes et les bruyères sous la conduite d'un herdier (gardien de troupeau). Durant les hivers souvent très longs, l'approvisionnement en fourrage des animaux reposait pour une bonne part sur les foins produits par les prés abissés (irrigués), localisés sur les versants des vallées et en bordure des cours d'eau. Sur les terres pauvres et acides de l'Ardenne, la tradition paysanne considérait que seules les vallées permettaient de produire une herbe de qualité. Au fil des siècles, la pratique d'abissage a donné naissance à des prairies accueillant une flore exceptionnellement riche, qui perdure encore aujourd'hui. Notamment des plantes calcicoles, comme le colchique d'automne. Partout où le relief le permettait, ces prairies étaient irriguées grâce à la technique, simple et ingénieuse, de l'abissage.



*Coupe transversale schématique d'une vallée « abissée » © A. Philippe*

Une partie des eaux du ruisseau était déviée de son cours par un canal souvent muni d'un système complexe de vannes et de retenues. L'eau était ainsi acheminée, parfois sur plus d'un kilomètre, sur les prés secs des versants des vallées et des petits barrages permettaient à l'eau de s'écouler en fins ruisselets par simple gravité. Cette irrigation était pratiquée dès l'automne, après les regains, jusqu'en mai, en évitant les fortes gelées ou les neiges abondantes.

Cette technique, connue du Portugal à la Norvège et dans les zones de montagne, zones de pluviométrie importante, apparaît dans les archives de l'Ardenne au 15<sup>e</sup> siècle. Elle disparaît complètement après la Seconde Guerre, avec le développement des engrais chimiques et la difficulté de mécaniser les travaux sur les terrains pentus.

En Ardenne, où les pluies sont abondantes et où il n'est pas nécessaire d'arroser les prés, l'abissage avait comme objectifs de réchauffer le sol au printemps et permettre à la végétation de redémarrer plus rapidement, d'apporter des éléments fertilisants, d'humidifier les sols secs pentus et de nettoyer les prés au printemps en nivelant les taupinières.

L'apport sur les prés d'eau à un pH faiblement acide, pendant des décennies, voire des siècles, a progressivement enrichi les sols, leur a donné une plus grande fertilité et a favorisé une exceptionnelle diversité botanique. Il est fréquent de compter jusqu'à 50 à 60 espèces sur une parcelle abissée, alors qu'une prairie de fauche intensive en compte seulement une dizaine. Et

parmi ce grand nombre, beaucoup sont rares et protégées, comme l'arnica, des orchis ou la phalanthère des montagnes. Ou le colchique, la knautie des champs, la petite pimprenelle ou l'amourette... Et beaucoup d'autres.

Les rares prairies abissées qui subsistent sont des trésors de biodiversité qu'il convient de sauvegarder.

D'après P. LUXEN, A. PHILIPPE, S. ROUXHET, *Les prairies d'abissage en Ardenne belge. Un patrimoine naturel remarquable à sauvegarder*, 2010, Fourrages, 203, p. 231-234.

## La légende des Nutons

Jean-Claude LEBRUN

La Lesse a creusé d'étranges cupules (des petites coupes en forme d'assiettes) dans les éboulis de la grotte de Cui, à quelques mètres du GR. Dénommée « Cuisine des Nutons », une grande pierre couverte de ces cupules aurait servi de table à ces nains du légendaire ardennais. On raconte que les habitants de la région leur confiaient divers travaux. En échange, les nutons recevaient de la nourriture déposée dans ces cupules. Mais ils pouvaient se montrer maléfiques s'ils n'étaient pas traités avec amabilité...

Un jour, une femme d'Anloy se rendit au Trou des Nutons pour soigner un nain tombé malade. Pour la récompenser de son dévouement, le nuton lui prit son tablier et y fourra quelque chose en lui recommandant bien de ne pas l'ouvrir avant d'être rentrée chez elle. Mais, en chemin, elle déplia le tablier et vit une multitude de flocons d'avoine s'envoler avec le vent. Pensant que c'était une bien maigre obole qui lui échappait, la femme continua son chemin. Mais, de retour à sa maison, elle remarqua qu'une pièce d'or était accrochée à son tablier. Espérant que les autres flocons d'avoine s'étaient eux aussi transformés en or, elle retourna à l'endroit où elle les avait perdus. Malheureusement, elle ne trouva rien et se repentit longtemps de sa curiosité. On ne badine pas avec les nutons !

Un récit, *Lisbète de Cwî*, rédigé par Ernest Benoit, un écrivain amoureux du dialecte wallon, est paru dans la collection *Paroles du Terroir*, éditée par l'ASBL Musée de la Parole en Ardenne, 2020.

## Les maisons du Comité

Jean-Claude LEBRUN

Il existe à Anloy et dans les villages voisins des maisonnettes en pierre que les habitants appellent les « maisons du Comité ». Elles sont le dernier signe tangible des conséquences des combats du 22 août 1914 au cours desquels les civils payèrent un lourd tribut. Outre les sévices violents, les soldats allemands incendièrent de très nombreuses maisons. Dépourvus d'abris, les habitants se réfugièrent où ils purent. Dès décembre 1914, une ASBL appelée « Comité de Secours et d'Alimentation du Luxembourg » se fixa pour objectif de construire des maisonnettes pour reloger les sinistrés. Certes rudimentaires, mais en dur, ces habitations ne comprenaient pas d'étage. L'architecte choisi à Anloy, Dothée d'Herbeumont, mit un point d'honneur à utiliser des matériaux locaux. Extérieurement, elles se reconnaissent à leur style proche des fournils ardennais et leurs encadrements de porte et fenêtres en brique. Une pierre gravée, comme signature, est insérée dans la maçonnerie. On peut lire « 1915 C.S.A.L. ». Le CSAL était une branche du *Comité National*

*de Secours et d'Alimentation* (C.N.S.A.) représenté dans la province par le baron Auguste Goffinet (1857-1927) et Évence Coppée (1882-1945). Cette organisation humanitaire soutenue par les États-Unis et le roi Albert fut très vite préoccupée par l'approvisionnement alimentaire et ne tarda pas à aborder l'ensemble des problèmes de la population : malnutrition, santé, chômage forcé et perte de revenus, etc. Très vite se posa le problème des sinistrés et de la nécessaire construction d'abris provisoires pour reloger les familles victimes des destructions ennemies.

Il est curieux d'observer, après plus de cent ans, qu'une importante partie de la population locale ignore l'origine de ces bâtiments employés actuellement comme annexes. Pourtant il en reste un grand nombre dans les environs : à Porcheresse (20 exemplaires existent encore sur les 75 construites), mais aussi à Anloy, à Maissin, à Glaireuse et à Villance. Et plus loin, à Rossignol ou à Herbeumont.

Notons également que d'autres bâtiments ont été construits dans un tout autre style par une autre organisation. Elles sont identifiées sous l'appellation « Maisons du Roi Albert ».



*Maissin - Une maison du Comité © Naturalistes Haute Lesse*

## La Mambore

*Jean-Claude LEBRUN*

L'occupation du site de la Mambore, tout proche, remonte à l'époque mérovingienne : plusieurs tombes de cette époque y ont été découvertes. L'actuel « château » occupe un site particulièrement intrigant. Le bâtiment construit en 1932 par le baron Feldheim, un industriel juif de Vilvorde, coiffe un éperon rocheux qui domine la vallée de la Lesse. Peu avant la déclaration de guerre, le baron décide de s'installer au Brésil et fait don du château et des dépendances à son neveu Jean-Paul Glaudot qui le loue en 1941 à l'association l'Entraide paysanne de Braine-l'Alleud. Ce foyer, dirigé d'abord par Christiane Boonen, accueille entre vingt et trente fillettes qui présentent un problème de santé ou dont les parents sont soit réfractaires ou déportés, soit prisonniers politiques ou prisonniers de guerre. Relativement isolé, le site sert aussi à la résistance en cachant des aviateurs anglais abattus lors de combats aériens pour leur permettre de regagner leur base. Le site se trouve tout proche de Ramay où, d'après Émile Tandel, le docteur Dubois, de Libin, aurait entrepris des fouilles et retrouvé un marteau en silex déposé dans un musée de Bruxelles. L'historien arlonais y situe aussi une villa romaine et fait foi à la notice rédigée en 1877 par les instituteurs Rasquin et Neumann qui témoignent que « des ruines d'un petit château se voyaient encore trente ans plus tôt, mais que ce site dénommé « Le Château » est actuellement converti en simple champ ». Non loin de là, le long de la route Maissin-Villance, un cimetière mérovingien a été mis au jour en 1953. Même si aucun document d'archives ne corrobore la thèse d'un château, ce site est chargé d'histoire et mériterait une investigation archéologique.

## La chapelle Notre-Dame de Walcourt

*Jean-Claude LEBRUN*

La clé en pierre calcaire sur le linteau de la porte d'entrée porte cette inscription : « N.D.D./VALCR/P.P.N./1750 » ou « Notre-Dame de Walcourt, priez pour nous. 1750 ». On ignore les circonstances de l'origine de cet oratoire. La tradition orale rapporte qu'un membre de la famille Copet aurait été attaqué dans les bois par une bande de soudards alors qu'il revenait chez lui. Pieux, il aurait promis que, s'il avait la vie sauve, il ferait construire un sanctuaire à la Vierge. Une autre version circule. Un certain Jean-Hubert Copet, guéri d'une maladie incurable grâce à l'intercession de Notre-Dame de Walcourt, l'aurait bâtie en signe de reconnaissance. La vérité historique ne doit pas être très éloignée de la tradition orale. En effet, le curé Wespin de Redu (1732-1780) enregistre, le 16 avril 1754, une fondation au nom de la famille Copet-Poncelet de Lesse qui dote la nouvelle chapelle. Pendant plusieurs décennies, le dimanche qui suivait l'Ascension, un pèlerinage y était organisé, suivi d'un salut en l'honneur de saint Monon. Des centaines de pèlerins venus des villages voisins y assistaient. Ce n'est qu'en 1978 que cette coutume a été abandonnée... soit deux ans après que la chapelle fut sauvée des... eaux ! Elle échappait ainsi au projet de barrage qui devait noyer complètement le village de Lesse. Un miracle ?

## Redu

Le village de **Redu** abrite l'ESA-ESEC (Agence spatiale européenne - Centre européen de sécurité et d'éducation spatiale). Les activités opérationnelles et de cybersécurité sont développées sur le site de Redu, à 1,5 kilomètre au sud-ouest du village, et les activités éducatives au centre Galaxia (Euro Space Center) en bordure de la E411.

Redu est aussi connu comme le « Village du livre ».

Depuis 2018, le très dynamique MUDIA (Musée didactique d'art) apporte au village un renouveau d'âme : de manière attractive, simple et ludique, plus de 300 œuvres d'art y sont présentées.

## Le Chicheron

Dans la commune de Daverdisse, le Chicheron est le nom d'un petit ruisseau préservé. Il est visité, en début d'hiver, par les truites de la Lesse qui remontent son cours. Lors de la fraye, la truite choisit des ruisseaux avec des fonds faits de petits cailloux (les frayères). Elle les remonte le plus haut possible, car les eaux proches de la source ne risquent pas de geler, ce qui condamnerait la future progéniture. Elle y dispose ses œufs - le mâle dépose sa laitance sur les œufs de la femelle - après avoir creusé avec son corps de petites cavités qu'elle recouvre ensuite de graviers. Les alevins qui vont naître resteront ainsi à l'abri jusqu'au début du printemps, moment choisi pour sortir de leur cachette et tenter la grande aventure de la vie. Un système de comptage installé sur son cours permet de suivre l'évolution des populations de truites.

La truite fario, à ne pas confondre avec l'arc-en-ciel, truite d'élevage, est l'emblème des rivières pures et bien oxygénées. Elle en a besoin pour survivre. La pollution lui est fatale !

Voir sur le site du CR Lesse, la page Facebook consacrée au Chicheron :

[www.facebook.com/notes/contrat-de-rivi%C3%A8re-lesse-asbl/feuilleton-n3/873393606406286](https://www.facebook.com/notes/contrat-de-rivi%C3%A8re-lesse-asbl/feuilleton-n3/873393606406286)

## Le pont des Barbouillons

*Jean-Claude LEBRUN*

Anciennement, un simple gué reliait Séchery à une forêt cartographiée sous le nom de *Barbouyons* et située sur l'autre versant (Daverdisse). Pour la commodité des voyageurs et des rouliers, un pont en bois a remplacé le gué. On ignore quand.

Pendant le mois de janvier 1801, le bien nommé « pluviôse », le pont des Barbouillons fut emporté par la débâcle des glaces. Il fut rétabli, toujours en poutres de chêne, l'année suivante. L'actuel pont en pierre a été construit en 1859 en remplacement d'un ouvrage en bois emporté par une nouvelle débâcle de l'hiver précédent. Les plans dressés par le commissaire voyer, Albert Valenton, sont datés du 1<sup>er</sup> septembre 1858 et acceptés par le bourgmestre, Joseph Collignon, et ses conseillers. L'adjudication se fit le 8 mai pour la somme de 7000 francs. Le *Mémorial provincial* signale sa réfection en 1898. Il représente, à quelques kilomètres près, le trait d'union entre les deux grandes régions géographiques – l'Ardenne et la Famenne – traversées par la Haute-Lesse et centres de prospections des Naturalistes du même nom. C'est sous ce nom que leur périodique a reçu le titre de *Barbouillons* en 1975, après une enquête auprès des membres qui ont vu dans ce pont un symbole fort de la lutte qu'ils menaient contre l'installation du barrage noyant la vallée. L'étymologie de *Barbouillons* nous conduit vers « boule », « broux » qui signifie boue, borbier,

lieu humide. Ce devait être le cas avant qu'un pont ne remplace le wez ou passage à gué. Plus simplement « barbouiller », couvrir de boues, se comprend par couvrir d'encre... les milliers de pages de rapports d'activités qui sont publiés régulièrement depuis cinq décennies.

## Le Franc Ry

Affluent de la Lesse, le Franc Ry présente un cours presque torrentueux. En amont, il trace son chemin sur un plateau à faible déclivité. C'est là que, sous l'Ancien Régime, le seigneur de Daverdisse avait installé ses viviers. Un droit de franchise était donc perçu pour toute utilisation de l'eau, d'où l'hydronyme « Franc Ri ».

## La Forêt subnaturelle de Wellin

Une partie de l'itinéraire parcourt la forêt subnaturelle de Wellin : plusieurs panneaux didactiques font découvrir son ancienneté (elle a plus de 250 ans) et ses richesses. Une forêt est dite « subnaturelle » lorsqu'il n'y a pas eu d'intervention humaine modifiant la composition ou la structure des peuplements : elle a été peu influencée par l'homme ou a été abandonnée depuis plusieurs dizaines d'années.

## Mohimont et Pierre-Napoléon Bonaparte

*Jean-Claude LEBRUN*

La colline boisée de *Mohimont* s'étend sur près de 500 hectares délimités par le ru de *Bezou*, au sud, et par le ru de *Houssy*, au nord. Son histoire mérite que l'on s'y arrête plus longuement. Un village existait bien à Bellaure lorsqu'Arnold d'Hoffschmidt en fit l'acquisition au début du 16<sup>e</sup> siècle. Ce fief de Mohimont tenait sa cour féodale – enregistrement des bénéfices et successions diverses – au ban de Villance. Un bailli, assisté des hommes de fief, d'un greffier et probablement d'un sergent, siégeait pour le seigneur de Mohimont. En 1636, les habitants de Daverdisse furent astreints à loger pendant sept mois plusieurs régiments et à fournir des vivres à plusieurs autres troupes. Tout leur bétail fut enlevé. Réduits à une extrême misère, avec l'assentiment de leur seigneur, ils ont vendu tous les droits qu'ils possédaient sur les hauteurs de Mohimont. Depuis cette époque, ce territoire forestier est resté la propriété de la famille d'Hoffschmidt dont les derniers descendants sont installés à Recogne-Bastogne.

La ferme de Mohimont, du 18<sup>e</sup> siècle, « ferme longue, basse, toute seule dans un fond de verdure »<sup>1</sup>, permet d'évoquer son hôte « prestigieux », le neveu de Napoléon I<sup>er</sup>, Pierre-Napoléon Bonaparte qui y vécut en exil. Elle possède une glacière, une construction souterraine dans laquelle on entassait la glace en hiver afin de conserver les aliments pendant toute l'année. L'abandon de l'exploitation de la ferme de Mohimont, suivi de plantations désordonnées, a entraîné une banalisation du site et la fermeture presque complète d'un paysage remarquable... Dommage !

<sup>1</sup> A. DE PRÉMOREL, *La Lesse, fille d'Ardenne*.

## Le vicinal Wellin-Graide

Le vicinal Wellin - Graide longeait la Lesse en desservant Halma, Neupont et Redu-gare. À Graide, sur la ligne SNCB 166 Dinant - Bertrix - Athus, il continuait le long de l'Almache vers Porcheresse, Gembes et Daverdisse. Cette ligne de 40 kilomètres a été en service de 1904 à 1957. Elle est partiellement transformée en RAVeL.

La gare de l'ancien vicinal, actuellement gîte rural, a été longtemps un hôtel renommé, le *Ry des Glands*. Le GR 17 va suivre les voies pendant quelques centaines de mètres. Le Glan (orthographié erronément Gland) est un hydronyme assez fréquent, d'origine celtique, qui signifierait « pur ». Le ri de Glan serait donc la rivière à l'eau claire, limpide et transparente.

## Le ruisseau de Glan

Le Ri de Glan prend sa source près du Bestin et arrose d'anciens prés de fauche. La zone humide formée au confluent du ruisseau de Passe-Brebis a reçu le statut de réserve naturelle domaniale en 2019. En aval, le seul bâtiment (gîte actuellement) installé au Pré Moré, non loin de l'hôtel du « Ry des Glands », est une ancienne scierie attestée dès 1614.

Le ri de Glan est de belle qualité biologique, loin de la pollution : bassin versant exclusivement forestier (presque uniquement des feuillus) à l'abri d'implantations humaines, sans obstacle mécanique à la montaison de la truite fario indigène, symbole ardennais, au sommet de la chaîne alimentaire du ruisseau.

La montaison est le voyage saisonnier des truites adultes, en fin d'année, vers les sources pour y déposer leurs œufs dans les gravières fraîches. Les mâles les suivent pour féconder ces œufs qui éclosent en fin d'hiver. Ensuite, lors de l'avalaison, les truites redescendent. C'est ce phénomène qui est étudié scientifiquement au ruisseau de Chicheron (repère 10).

## Neupont et Wagne

Dans la vallée de la Lesse, en rive gauche, en face du Baligan, sous les frondaisons, à côté d'une dérivation de la Lesse et d'un étang de retenue, l'ancienne forge de Neupont (hors GR) jouxte le remarquable logis du maître (deuxième moitié du 18<sup>e</sup> siècle), une glacière et une maison de garde. Au 19<sup>e</sup> siècle, l'ensemble est remanié. C'est aujourd'hui une propriété qui ne manque pas de charme.

Une forge d'affinage du minerai de fer avec, à proximité, une halle de charbon de bois existait dès le 17<sup>e</sup> siècle. On y adjoignit un haut fourneau qui resta en fonctionnement jusqu'au 19<sup>e</sup>.

Le combustible était assuré par le bois tiré des forêts environnantes. Les charbonniers rassemblaient le bois de certaines essences en « faude », sorte de vaste hutte à laquelle on mettait le feu par l'intérieur. Tout l'art était de faire en sorte que le bois brûle doucement à l'abri de l'air, seule condition pour obtenir le charbon de bois qui sera remplacé plus tard par le coke. Cette industrie du fer était très énergivore, ce qui a contribué à la déforestation en certains endroits.

Au 19<sup>e</sup> siècle, l'industrie du fer tombant en désuétude, on installa en ces lieux une scierie à laquelle succéda une brasserie et enfin une galocherie et saboterie mécaniques.

En face du site des forges, l'ancienne carrière de Wagne a connu la prospérité au début du 20<sup>e</sup> siècle en fournissant le ballast de la ligne Wellin - Graide. Projet abandonné en 1971, le mur de retenue de Lesse 3, un gigantesque barrage, aurait dû y être ancré. L'opposition de la population a eu raison de ce projet mégalomane qui allait détruire une des plus belles vallées de Wallonie.



*Le château de Resteigne © J.-M. Maquet*



*La Lesse près du pont de Resteigne © J.-M. Maquet*

## Le moulin de Resteigne

À proximité du château, le moulin, érigé en 1688, conserve une très belle porte d'entrée de 1792. Et une impressionnante roue à aubes. À l'époque, deux roues étaient adossées au bâtiment. Chacune avait une fonction bien particulière : la première, reliée à une meule, servait à moudre le grain pour le transformer en farine et la seconde actionnait une scie à bois. Le moulin était donc à la fois une meunerie et une scierie. Par la suite, seule la roue reliée à la meule à farine subsistera. L'activité s'arrêtera complètement en 1935.

En 1945, le moulin est racheté et d'importants travaux sont entrepris pour restaurer le bâtiment, depuis classé. En 2001, une nouvelle roue à aubes est installée : son axe est désormais relié à un alternateur, qui produit près de 20 000 kWh par an. De quoi fournir en électricité l'ensemble du bâtiment (8000 kWh par an).

## La biodiversité des Pairées particulièrement riche

### LA BIODIVERSITÉ DES PAIRÉES

Voir pour Les Pairées Ouest :

[www.biodiversite.wallonie.be/fr/512-les-pairees-ouest.html?IDD=251660566&IDC=1881](http://www.biodiversite.wallonie.be/fr/512-les-pairees-ouest.html?IDD=251660566&IDC=1881)

et pour Les Pairées Est :

[www.biodiversite.wallonie.be/fr/513-les-pairees-est.html?IDD=251660896&IDC=1881](http://www.biodiversite.wallonie.be/fr/513-les-pairees-est.html?IDD=251660896&IDC=1881)

## Le genévrier, emblème des Pairées

Bruno MARÉE

La dénomination wallonne de cet arbrisseau en forme de colonne manque totalement d'élégance : le « pèton » !

Les anciens auront compris qu'il s'agit du genévrier commun, « *Juniperus communis* », un des rares résineux, avec l'if, indigène de la Caestienne. On le trouve encore abondamment sur la tienne des Vignes, dans la réserve naturelle des Pairées, entre Belvaux et Resteigne, mais certains individus plus isolés occupent encore ici et là les lambeaux de pelouses calcaires épargnés par l'invasion des pins noirs ou des pruneliers.

C'est que notre genévrier aime les milieux ouverts, les sols dénudés, les landes bien dégagées où il n'a pas à souffrir de la concurrence d'autres végétaux envahissants. S'il est indifférent à la nature du sol, calcaire ou siliceux, il exige par contre la lumière. On le dit héliophile... Il aime le soleil !

Ce besoin particulier était aisément rencontré dans nos régions, avant le 20<sup>e</sup> siècle, quand le pâturage des moutons assurait l'entretien de pelouses régulièrement parcourues par les troupeaux sous la garde du « herdier ». Les triples aiguilles piquantes du genévrier lui assuraient une relative protection contre la dent des ovins même si, de temps en temps, l'une ou l'autre chèvre n'hésitait pas à y goûter... À cette époque, les genévriers étaient très abondants, si abondants qu'ils furent exploités, et même surexploités, pour fumer les viandes salées auxquelles ils conféraient un fumet incomparable !

Tant qu'on parle de l'utilisation qui est faite du genévrier, rappelons quand même que ses fruits, des baies d'un goût doux et aromatique, servent de condiments traditionnels et incontournables pour la choucroute. Fermentées, puis distillées, elles produisent aussi le gin ou le genièvre que

l'on appelle plus communément chez nous le « blanc pèket ». Voilà une raison de plus pour juger cet arbuste fort sympathique !

Pourtant, aujourd'hui, le genévrier commun l'est de moins en moins et a bien du mal, dans nos régions, à trouver des terrains accueillants. Les plans, probablement asiatiques, appelés « *Juniperus chinensis* » que l'on peut acquérir chez les pépiniéristes pour orner les jardins ne sont jamais que de vagues cousins de nos spécimens indigènes. Les mêler aux autres... n'est pas une bonne idée !

Seul le débroussaillage par l'homme des sites encore occupés ou, mieux encore, le retour du pâturage des moutons peut assurer à long terme la survie de l'espèce. D'autant plus que les fleurs mâles et les fleurs femelles sont séparées sur des individus distincts : l'espèce est dite dioïque. Quand le peuplement est éparé, les difficultés de « rencontre » et donc de reproduction sont réelles...

Enfin, les baies se développent en trois ans. Vertes la première année, bleuâtres la seconde et franchement noires la troisième, elles ne peuvent heureusement pas être récoltées puisque l'espèce est totalement protégée depuis 1976. Seuls les oiseaux peuvent les consommer ! Ils assurent ainsi la dispersion des graines qui résistent sans peine à la digestion des grives et autres volatiles gourmands... Merci les oiseaux !

Extrait de Bruno MARÉE, *Entre Lesse et Lomme, la nature et les hommes*, Gloup's Éditions, 2019, p. 207-208.



Une branche d'un pied femelle de genévrier © Br. Marée

## Le bois de Niaux

Le bois de Niaux est parfois et abusivement considéré comme un reliquat de l'ancienne forêt primaire qui couvrait la région. Or, depuis le néolithique (1<sup>er</sup> millénaire avant J.-C.) jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle, la forêt fut progressivement détruite par les défrichements pour l'agriculture, le bois de chauffe et de construction et aussi pour la métallurgie.

La forêt actuelle, de chênes, de hêtres et de charmes, riche en jonquilles et orchidées, est récente.

## L'Ermite de Resteigne

Voir [www.ermitederesteigne.be](http://www.ermitederesteigne.be) et Pierre JODOGNE, *Edmond d'Hoffschmidt de Resteigne dit l'Ermite (1777-1861)*, Académie Royale de Belgique, 2018.

De naissance noble, Edmond d'Hoffschmidt de Resteigne (1777-1861) fut d'abord officier dans l'armée de Napoléon puis, en vrai disciple de Rousseau, il se retira, près de Han-sur-Lesse, dans un ermitage non religieux, mais philosophique. Devenu plus tard, à la mort de son père, châtelain de Resteigne, il se soucia du bien de tous, assumait la charge de bourgmestre et entretenait une réputation d'homme original, aussi facétieux que bon. Solitaire, il méprisait le monde, mais non l'amitié; il refusa le mariage, mais prit le plus grand soin de sa fille naturelle. Misanthrope, il fut capable de beaux gestes philanthropiques. Son histoire est donc celle d'un homme paradoxal et jaloux de son indépendance, que des expériences ou des épreuves conduisirent à vivre en marge de son monde.

Né dans les Pays-Bas autrichiens, au temps de l'impératrice Marie-Thérèse, Edmond mourut, citoyen belge, sous le règne de Léopold 1<sup>er</sup>. Il traversa donc, comme Chateaubriand, les différentes époques tumultueuses qui séparèrent l'Ancien Régime de la Restauration, puis de la démocratie bourgeoise.

Les aspects romanesques de son histoire — armes, amours, amitiés — suffiraient à justifier une biographie. Mais l'Ermite (ainsi tenait-il à s'appeler) nous introduit, si nous l'interrogeons, dans un cercle de pensées captivantes, tantôt poétiques, tantôt philosophiques, et nous entraîne dans une réflexion qui transcende les questions anecdotiques.

Pierre Jodogne est « *dottore in lettere* » de l'Université de Bologne (1959) et docteur en philosophie et lettres de l'Université catholique de Louvain (1968). Il a enseigné la langue et la littérature italiennes à l'Université libre de Bruxelles (1974-1989), puis à l'Université de Liège (1988-2001). Il a été élu membre de l'Académie royale de Belgique en 1991.

Il a contribué à fonder, en 2002, l'association « Les Amis de l'Ermite de Resteigne » dont le but est d'encourager la recherche, l'étude et la conservation des documents ainsi que des témoignages se rapportant à Edmond d'Hoffschmidt.

D'après Académie Royale de Belgique. [www.academie-editions.be/accueil/347-edmond-dhoffschmidt-de-resteigne.html](http://www.academie-editions.be/accueil/347-edmond-dhoffschmidt-de-resteigne.html)

Quelques inscriptions sont reproduites dans *Les Barbouillons*, 259, mai - juin 2011, p. 6, par exemple :

Nous allons échouer tous au même rivage  
Qu'importe au moment du naufrage  
Sur un vaisseau fameux d'avoir fendu les airs  
Ou sur une barque légère  
D'avoir, passagé (sic) solitaire  
Rasé timidement le rivage des mers.  
Lamartine

## Le ri d'Ave

Le ri d'Ave prend sa source aux alentours du village de Fays-Famenne (380 m) et conflue avec la Lesse en aval de Han-sur-Lesse (150 m) après un parcours d'une douzaine de kilomètres. En amont d'Auffe, le cours d'eau coule dans une large vallée sur un substrat schisteux. En aval du village, la vallée se resserre fortement au niveau des Grignaux pour s'élargir de nouveau par la suite en retrouvant le même substrat schisteux. Le resserrement est lié à la traversée par le cours d'eau de couches rocheuses plus dures (calcaires givétiens) perpendiculairement à leur direction. Au niveau des Grignaux, la vallée du ri d'Ave forme une cluse, une entaille qui recoupe les couches dures de – dans le cas présent - l'anticlinal de Wavreille.

À quelque distance, au niveau du bois du Roptai, présence d'anciennes minières dans lesquelles furent extraites entre 1864 et 1949 de la baryte (sulfure de baryum) et accessoirement de la galène (sulfure de plomb dont les cristaux étaient utilisés autrefois dans les postes de TSF). Aux Grignaux, c'est le calcaire qui fut exploité comme en témoignent d'anciens fours à chaux.

## Les seigneurs et le château de Han-sur-Lesse

*Bruno MARÉE*

Cité dès 1028, Adélarde de Han, premier seigneur attesté, était un personnage important. Il était aussi proche du Prince de Liège. Lui et ses successeurs, Godefroid puis Conon de Han, possédaient de vastes domaines et représentaient des puissances politiques et militaires respectables et respectées. Plus tard, il y aura Conon II de Han, cité en 1104 et fréquemment mêlé à la haute aristocratie de Liège. Ensuite, les Godefroid et les Conon se succèdent jusqu'au début du 13<sup>e</sup> siècle, en additionnant à chaque fois une unité à leur patronyme. Enfin, les seigneurs de Han découvrent l'existence d'autres prénoms : Nicolas 1<sup>er</sup> s'intéresse tout particulièrement à l'abbaye de Saint-Hubert. Herbrand de Han et sa femme, Ermengarde, se montrent généreux envers l'abbaye d'Orval et interviennent dans la fondation de l'abbaye Saint-Remy de Rochefort. Henri de Han, beaucoup moins pieux que les précédents, se fait remarquer par ses démêlés judiciaires avec les chanoines de Saint-Paul, à Liège. Par la suite, Renaud de Han est signalé comme écuyer et Jean de Han comme... un probable imposteur ! Puis, vient Nicolas II qui, le 12 juillet 1323, vend le domaine patrimonial à Jean de Bohême, comte de Luxembourg. Nicolas II avait sans doute un pressant besoin d'argent, mais il réalisait là une très grosse bêtise. Les villageois allaient bientôt l'apprendre à leurs dépens. Voilà donc Han-sur-Lesse et son château sous la puissance immédiate des Ducs de Luxembourg !

En 1378, Wenceslas, duc de Luxembourg, se prononce en faveur d'un dénommé Eustache Persant de Rochefort, adversaire d'Arnould de Hornes, prétendant au siège épiscopal de Liège. Arnould est soutenu par les Liégeois ; Eustache par le Duc de Luxembourg... Bref, une querelle électorale qui ne devait rien amener de bon au village... Ainsi, pour affirmer leur soutien inconditionnel au candidat Arnould, les Liégeois ne trouvent rien de mieux à faire que de venir jouer à la guerre sur les territoires du Luxembourg. Les Hutois et les Dinantais arrivent en force à Han, incendient le château et pillent les chaumières de la localité. Les fouilles de sauvetage hâtivement menées, vers 1980, sur le site du château ont quand même permis de remettre au jour la couche archéologique témoignant de ce terrible incendie de 1378.

Au début du 15<sup>e</sup> siècle, la seigneurie de Han et son château, en ruines, sont vendus pour trois fois rien. Mais, progressivement, le château est remis en état par ses nouveaux propriétaires. Plusieurs seigneurs s'y succèdent tant bien que mal, en fonction des aléas de la politique mouvementée de la fin du Moyen Âge. C'est à cette époque, fin du 15<sup>e</sup>, que le château abritait une garnison de 60 à 80 hommes qui se rendirent tristement célèbres dans la région, les « Compagnons du Trou de Han ». À la solde du châtelain de Han, ces mercenaires redoutables étaient commandés par un capitaine appelé « Jean de Paris ». Leur entretien était justifié par la situation stratégique indéniable de Han-sur-Lesse, zone tampon entre les ennemis de longue date, le Duché de Luxembourg, dont le village faisait partie, et la Principauté de Liège. Leurs journées d'entraînement terminées, nos gaillards, pour occuper les soirées, avaient eu l'idée d'arrondir leurs fins de mois en rançonnant les riches commerçants de passage dans la région. Mais bien plus rentables encore étaient leurs expéditions dans la Principauté toute proche et, plus spécialement à Dinant, ville de prédilection pour ces brigands. Autant vous dire que les Dinantais n'appréciaient guère cette affection particulière... Leur forfait accompli, les « Compagnons du Trou de Han » regagnaient rapidement la frontière protectrice du Duché de Luxembourg et s'empressaient de cacher leur butin à la sortie des grottes de Han, avant de rentrer, mission accomplie, au château du village...

Celui-ci sera encore occupé pendant tout le 16<sup>e</sup> siècle. Par la suite, totalement abandonné, il tombera à nouveau en ruine et ne sera plus jamais relevé.

Aujourd'hui, les travaux d'aménagement d'appartements de vacances et du parking attenant ont détruit en grande partie ce qui restait à détruire. Dure, dure, la vie de château !

Extrait de Bruno MARÉE, *Entre Lesse et Lomme, la nature et les hommes*, Gloup's Éditions, 2019, p. 87-89.

## Les découvertes archéologiques dans la grotte de Han

Les fouilles archéologiques menées au Trou de Han révèlent que l'occupation du site est très ancienne et continue dans le temps. La première occupation remonte au Néolithique récent (vers 2000 avant J.-C.). La seconde date de l'âge du bronze final et a délivré un riche matériel composé d'outils et armes en bronze, de parures, bijoux et de nombreux tessons de poteries. Les occupations suivantes remontent au second âge du fer (vers 400 – 100 avant J.-C.) ainsi qu'à l'époque gallo-romaine. Du Moyen Âge au 17<sup>e</sup> siècle, le site continuera à servir de refuge en cas de période troublée. Ce sera encore le cas lors de la Deuxième Guerre. En effet, lors de la bataille des Ardennes, bon nombre de villageois se réfugièrent dans la salle voisine du Trou de Han.

Il n'est pas possible, dans le cadre de ce topo-guide, de repérer toutes les découvertes archéologiques faites dans les grottes. Bornons-nous à en signaler deux remarquables. D'abord des bijoux en or, datant de l'âge du bronze, dont de très beaux anneaux (illustration). Selon les archéologues, le Trou de Han était, à cette époque, un site à vocation funéraire : les défunts étaient incinérés, d'où l'absence de restes humains dans la grotte, et les objets étaient volontairement dispersés dans les eaux.

Ensuite, un diplôme militaire romain. En 108, un vieux soldat (son nom n'a pas été retrouvé) reçut de l'empereur Trajan, au terme de 25 années de service, plusieurs droits civils. Tout cela est consigné sur une double tablette en bronze, retrouvée dans la Lesse, à la sortie des grottes. Comment ce diplôme est-il arrivé là ? Mystère.



Pendentifs en or du Trou de Han © SPW [62-17-023]

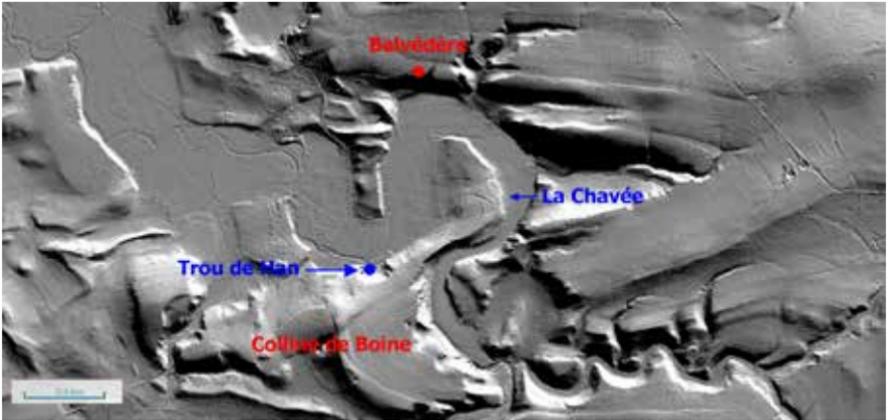
Illustration tirée de Manuel d'histoire de la Wallonie. Chapitre 01. Préhistoire et Protohistoire. Documents, Institut Destrée, 2011, p. 27, disponible sur

[www.connaîtrelawallonie.wallonie.be/sites/wallonie/files/lecons/01\\_prehistoire\\_2012-07-17.pdf](http://www.connaîtrelawallonie.wallonie.be/sites/wallonie/files/lecons/01_prehistoire_2012-07-17.pdf)

# La Chavée

Yves QUINIF

Ce point de vue remarquable offre l'illustration du comportement des rivières, ici la Lesse, en Calestienne. À nos pieds s'étend une plaine en forme de croissant, au fond plat, dominée en arrière-plan par la colline de Boine. Vers la droite (ouest), la dépression continue vers le village de Han-sur-Lesse derrière une petite éminence.



Carte radar du méandre de la Lesse autour de la colline de Boine. On distingue parfaitement à gauche le lit mineur occupé en permanence par la Lesse, qui méandre dans son large lit majeur (plaine alluviale). Elle sort de sa résurgence, le célèbre Trou de Han, après s'être perdue dans le Gouffre de Belvaux © Y. Quinif

Cette plaine est en fait le lit majeur de la Lesse : la « Chavée ». La plupart du temps, elle est sèche, uniquement occupée par des prairies. En hautes eaux, les pertes karstiques de la Lesse (Gouffre de Belvaux, Trou d'En Faule) sont saturées par un trop fort débit et la Lesse reprend son cours aérien dans le méandre. Les prairies sont alors partiellement inondées par des étangs, là où la rivière s'étale dans son lit majeur. La largeur de ce dernier, au pied du belvédère, s'explique par la bande de schistes qui forme cette dépression, en contraste avec le lit encaissé au sein des calcaires. En effet, durant les périodes froides du Quaternaire (« glaciaires »), les schistes sont beaucoup plus aisément attaqués par le gel que les calcaires. Alors que ces derniers restent en relief et forment des collines allongées, les bandes schisteuses évoluent en dépression. C'est le cas par exemple de la vaste dépression que l'on rencontre en venant du nord à la station de Wanlin sur l'autoroute E411.

## Le Tienne dol Rotche

La falaise, ou Tienne dol Rotche, à l'arrière de la résurgence, est constituée de calcaires qui proviennent de l'accumulation de squelettes d'organismes vivants. Sur ces roches qui datent du Givetien, on peut facilement voir des empreintes de stromatopores (des sortes d'éponges en forme de boules, aujourd'hui disparues) et de coraux. Ces calcaires et ces fossiles indiquent qu'il y a 380 Ma, notre continent se trouvait dans l'hémisphère sud, entre l'équateur et le tropique du capricorne. En effet, sous la poussée des plaques tectoniques, depuis 500 Ma, notre continent migre vers le nord.

*D'après Rekk et al., 2014.*



*Tienne dol Rotche (Éprave) © Ch. van Hauwaert*

## Le cimetière mérovingien de Devant-le-Mont, à Éprave

*Bruno MARÉE*

Avant que les plantations de pins ne couvrent les collines de la région, on y a recensé, et souvent fouillé, de nombreuses nécropoles. On parlait alors de cimetières « francs ». Actuellement, on préfère dire « mérovingiens », mais il est vrai que ces cimetières couvrent une période allant de la fin du 4<sup>e</sup> siècle au début du 8<sup>e</sup> et qu'il est assez délicat de leur attribuer un qualificatif unique.

À quelques centaines de mètres en amont de la confluence de la Lesse et de la Lomme, la colline de « Sur le Mont » étire aujourd'hui ses plantations de pins noirs et de pins sylvestres. Nous sommes à proximité du Rocher d'Éprave et de sa fortification du Bas-Empire romain, pas loin de la Réserve naturelle et de la vaste nécropole de la Rouge Croix et à moins d'un kilomètre du village d'Éprave. C'est sur le versant sud-est du Mont que furent fouillées, en 1880, 188 tombes, dont 10 à

incinération, puis, plus au nord, un autre groupe de 31 tombes. Quelques années plus tard, en 1892, un troisième groupe de 80 tombes sera découvert à l'extrémité sud-ouest du tienne. Si on y ajoute les 506 tombes de la Rouge Croix, les 150 tombes disséminées sur le Tige, entre Éprave et Rochefort, les dizaines de tombes des cimetières du Curet, du Tienne Duc, de Pré-au-Ry ou des Rochettes, à Han-sur-Lesse, celles du Corbois, à Rochefort, et d'autres encore disséminées à Belvaux, Resteigne, Wavreille, Lessive, Villers-sur-Lesse ou Ave-et-Auffe, pour ne citer que les plus proches, on se rend compte de l'importante densité des découvertes de ce genre.

Le site de « Devant-le-Mont », à Éprave, avait malheureusement été visité par des pillards lorsque le fouilleur, un certain Godelaine, mandaté par la Société archéologique de Namur, entreprend ses fouilles en 1880. Il semble aussi qu'un collectionneur du village ait longuement prospecté le site avant le passage du professionnel : tout cela n'était évidemment pas règlementé comme ce l'est aujourd'hui... Signalons aussi qu'à l'époque, les techniques de fouilles n'imposaient pas nécessairement la rigueur exigée de nos jours. On était encore loin de l'idée explicite du préhistorien Leroy-Gourhan comparant la fouille archéologique à la lecture d'un ouvrage dont on brulerait systématiquement chaque page...

Pourtant, lors de ses fouilles, Godelaine recueillera de précieuses informations et un échantillonnage de matériel funéraire assez typique, aujourd'hui conservé au Musée archéologique de Namur, même s'il négligea souvent de préciser l'origine par tombe des objets découverts. Par contre, son carnet de notes nous informe que les tombes étaient généralement creusées en pleine terre, que quatre seulement s'inscrivaient dans le schiste et qu'il y en avait sept pour lesquelles la présence de clous ou de restes de bois laissait présumer de l'usage d'un cercueil. À quelques exceptions près, elles étaient régulièrement alignées du sud-est au nord-ouest, alors que bien souvent, pour de nombreux cimetières des environs, les corps sont allongés suivant une disposition nord-sud, la tête au nord. Peut-être s'agit-il simplement d'une adaptation, par facilité, en fonction de la pente sud-est de la colline où était implanté ce cimetière.

Le matériel archéologique découvert ?

De la vaisselle : 20 vases en céramique d'assez mauvaise qualité, des gobelets, des écuelles, des plats, un bassin de bronze, plusieurs très beaux verres sans pied et des écuelles de verre décorées dans la masse. Ces objets étaient souvent déposés le long du corps du défunt et surtout, à proximité des genoux... à portée de main !

Des armes : des haches, dont la fameuse francisque typique des années 500, identique à celle découverte dans la tombe de Childéric, huit pointes de lance, deux épées, dont on n'a conservé que les pièces des fourreaux, huit pointes de flèches...

Du petit matériel : cinq petits couteaux, des ciseaux, des tiges en fer, trois pinces à épiler provenant de tombes d'hommes, deux cuillères en argent, une petite clé de bronze... sans le coffret qu'elle devait ouvrir.

Des objets de parure ou d'équipement : pendeloques, épingles, bagues en argent ou en bronze retrouvées aux doigts des squelettes, bracelets enserrant les poignets, grains de colliers dispersés près du cou et boucles de ceinture... à la ceinture.

L'étude détaillée de ce matériel par des spécialistes et la comparaison avec des objets similaires découverts dans d'autres sites ont permis de situer la période d'utilisation de ce cimetière entre le milieu du 5<sup>e</sup> et le milieu du 6<sup>e</sup> siècle, ce que semble confirmer la présence de quatre monnaies d'argent découvertes dans une des tombes. Les populations de l'époque, influencées par la religion chrétienne, sont encore fortement marquées par les traditions romaines. Il faudra attendre l'arrivée de Clovis pour qu'il y ait un changement radical d'autorité... et de culture : un changement à rechercher dans d'autres cimetières « mérovingiens » de la région !

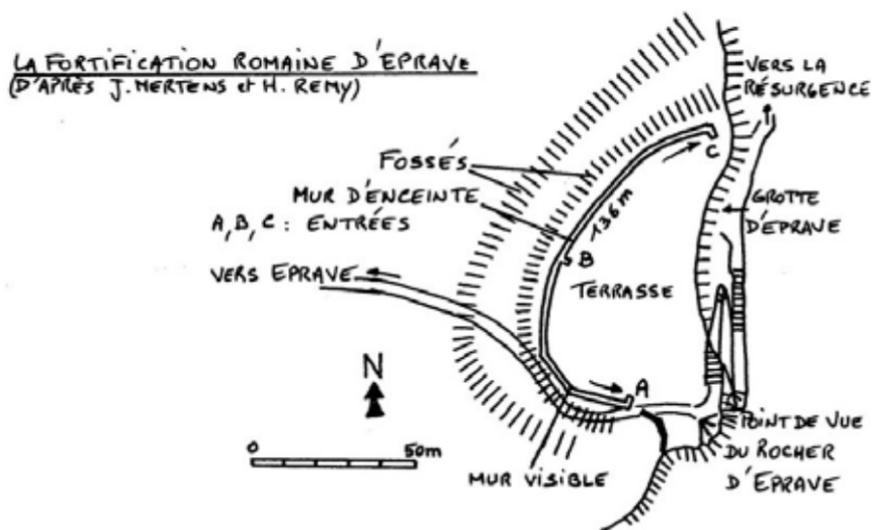
Extrait de Bruno MARÉE, *Entre Lesse et Lomme, la nature et les hommes*, Gloup's Éditions, 2019, p. 84-86.

## L'oppidum du rocher d'Éprave

Bruno MARÉE

Entre Rochefort et Éprave, la Lomme trace sa vallée entre des tiennes calcaires percés de nombreuses cavités, dont la grotte d'Éprave qui fut anciennement aménagée pour une exploitation touristique. La colline qui abrite cette grotte, aujourd'hui fermée par l'Union Belge de Spéléologie, offre à son sommet un poste d'observation exceptionnel. C'est le Tiène dol' Rotche et sa falaise calcaire en forme d'anticlinal, le rocher d'Éprave.

À diverses époques, cette situation particulière a intéressé l'homme. Dès le néolithique, il y abandonne quelques silex taillés. Mais ce n'est pas de cet âge de la pierre que proviennent les plus intéressantes traces de la présence humaine à cet endroit. Encore en partie visible actuellement, une muraille de près de deux mètres de large entoure le sommet de la colline sur les flancs nord, ouest et sud. Il s'agit du mur d'enceinte d'une fortification romaine dont un plan fut réalisé en 1958 par le Service National des Fouilles.



Rocher d'Éprave - Plan de la fortification © Br. Marée d'après J. Mertens et H. Remy

Le système de défense du Tiène dol' Rotche est ainsi constitué d'une terrasse surélevée et entourée par un épais mur long de 136 mètres. La construction de ce mur correspond à une technique de tradition typiquement romaine. Trois entrées pratiquées dans la muraille permettent l'accès au fortin. Deux fossés plus ou moins parallèles assurent encore la défense et, par endroits, les constructeurs ont simplement profité de la pente du terrain, l'accentuant là où elle n'était pas suffisante.

Aucune fouille n'a fait apparaître sur ce site la présence d'habitations de pierre. Par contre, des fragments de pieux carbonisés et des clous de fer permettent de penser qu'il y avait là, à l'intérieur du fortin, quelques constructions de bois et de torchis accolées au mur d'enceinte. En tout cas, il ne s'agit certainement pas d'habitations permanentes, mais plutôt de baraquements destinés au logement des défenseurs ou d'un refuge possible où se retiraient les Gallo-Romains des environs, en période de troubles.

La céramique et les monnaies découvertes par les archéologues permettent de dater assez précisément les périodes d'occupation du refuge qui s'échelonnent sur tout le quatrième siècle. Replacée dans son contexte historique, la forteresse d'Éprave faisait ainsi partie d'un des derniers systèmes de protection de l'Empire romain pour résister aux assauts des envahisseurs germains. Les vestiges dégagés du remblai du premier fossé fournissent, semble-t-il, la preuve des violents combats (armes, boulets en pierre, traces d'incendie...) qui se déroulèrent aux abords de la fortification. Il se pourrait aussi que plusieurs de ces défenseurs terminèrent leur belliqueuse carrière dans les tombes découvertes à quelques centaines de mètres de là, au lieu-dit « Rouge Croix ».

Extrait de Bruno MARÉE, *Entre Lesse et Lomme, la nature et les hommes*, Gloup's Éditions, 2019, p. 80-81.

## Le moulin d'Éprave

Un moulin banal, alimenté par le ruisseau de Behotte, est déjà attesté en 1445. En 1899 s'y installe la brasserie Guérit qui produit la « Spéciale La Lesse » ainsi que la « Bière Royale de la Lesse ». Racheté en 1933, le moulin est réactivé en 1940 pour moudre le grain du village alors qu'au même moment, l'occupant démonte les cuves de la brasserie pour ses besoins militaires. Le moulin cesse ses activités après-guerre et est racheté en 1992. Il sera restauré pendant de nombreuses années (nouvelles roues, production hydroélectrique, rénovation des bâtiments). Actuellement le « Domaine du Vieux Moulin » est un établissement hôtelier.

Voir <https://eprave.com/>

## Ciergnon, château et Donation royale

Le château de Ciergnon, qui domine le village, visible de loin, a été construit par Léopold 1<sup>er</sup> à la demande de la reine Louise-Marie. Léopold II en fait une véritable résidence royale. Depuis, la propriété a subi de nombreux aménagements, notamment dans les 70 hectares des jardins et des plans d'eau que la Lesse, pompée en contrebas, alimente.

Le domaine est impressionnant : sous Léopold 1<sup>er</sup>, 520 transactions immobilières furent réalisées entre 1857 et 1865 pour réunir plus de 4 000 hectares. Léopold II poursuivit l'extension du domaine qui, à la fin de son règne, atteint environ 6 700 hectares.

Le château appartient à la Donation royale, institution publique autonome, sous le contrôle du Ministère des Finances. En 1900, Léopold II offrit au pays les nombreux terrains, châteaux et bâtiments qu'il possédait, à trois conditions : ils ne pouvaient être vendus, devaient garder leur aspect d'origine et être à la disposition de ses successeurs.

Outre Ciergnon, font partie de la Donation, le parc et le château de Laeken, les serres, le château de Stuyvenbergh, le parc Duden à Forest, l'arborétum de Tervueren, de vastes terrains agricoles en Ardenne, des forêts, etc.

La Donation est financièrement indépendante, sans charges pour le contribuable. Elle gère elle-même ses propres rentrées et dépenses.

## Le parc de Furfooz

Le parc de Furfooz est un des sites les plus prestigieux du patrimoine wallon, pour son histoire, pour ses phénomènes karstiques (les nombreuses grottes creusées par la Lesse) et pour les richesses de sa faune et de sa flore.

Logé au cœur d'une boucle de la Lesse, le promontoire naturel de Hauterecenne a été occupé en raison de sa position stratégique du 3<sup>e</sup> siècle jusqu'au 13<sup>e</sup>.

Barré dans sa partie la plus étroite par deux murailles, le site est également protégé par une enceinte. Les archéologues y ont découvert des lots de monnaies romaines et carolingiennes. Des thermes gallo-romains du 4<sup>e</sup> siècle, transformés en sépultures lors d'une occupation germanique au 5<sup>e</sup> siècle, ont été reconstruits en 1958.

Depuis quelques années, un couple de faucons pèlerins niche sur une falaise. L'endroit est protégé. Et ne manquez pas une rafraîchissante pause à la Flobette, le long de la Lesse. L'endroit est enchanteur...

Voir [www.parcdefurfooz.be](http://www.parcdefurfooz.be)

Sur le parc de Furfooz et les curiosités géologiques du site, davantage de renseignements en boucle 7.

## Le Puits des Vaux à Furfooz

Les curiosités géologiques de l'endroit sont nombreuses et souvent exceptionnelles. Par exemple, le Puits des Vaux est un gouffre d'effondrement de 30 mètres de hauteur. L'effondrement est dû à l'action conjointe d'une dissolution d'une roche déjà fragilisée par de nombreuses failles et autres accidents tectoniques. Au fond de l'entonnoir d'effondrement se trouvent plusieurs galeries plus ou moins horizontales vers la Lesse souterraine. C'est elle qui, par dissolution ou entraînement de particules, a emporté tout le matériel qui comblait originellement le vide observable actuellement. La paroi verticale permet d'observer plusieurs niches de dissolution. Le site est inscrit, depuis 1999, comme cavité souterraine d'intérêt scientifique. Il offre l'opportunité d'étudier l'hydrologie d'un système karstique, le biotope aquatique particulier qu'il représente, les abris qu'il fournit aux chauvesouris ou la végétation calcicole qui a colonisé la paroi verticale. D'après *CWEPSS-Atlas du karst et CSIS*.

## La statuette du Trou Magritte

Au Trou Magritte (Pont-à-Lesse), furent découverts un fragment de bois de renne décoré et une statuette anthropomorphe, en ivoire, haute de 3,8 centimètres, élaborés vers -38 000 ans avant J.-C., sans doute par un des premiers «hommes modernes» de Wallonie. Cette période du paléolithique supérieur est appelée par les préhistoriens «aurignacienne», du nom de la grotte d'Aurignac en Haute-Garonne, et elle correspond à l'arrivée de *Homo sapiens* en Europe de l'Ouest. La statuette est conservée au Musée royal de sciences naturelles, qui en propose une présentation en 3D, en ligne.

D'après [www.connaîtrelawallonie.wallonie.be/sites/wallonie/files/lecons/01\\_prehistoire\\_2012-07-17.pdf](http://www.connaîtrelawallonie.wallonie.be/sites/wallonie/files/lecons/01_prehistoire_2012-07-17.pdf)  
[www.biblio.naturalsciences.be/associated\\_publications/anthropologica-prehistorica/bulletin-de-la-societe-royale-belge-d-anthropologie-et-de-prehistoire/ap-096-1985/ap96\\_117-133.pdf](http://www.biblio.naturalsciences.be/associated_publications/anthropologica-prehistorica/bulletin-de-la-societe-royale-belge-d-anthropologie-et-de-prehistoire/ap-096-1985/ap96_117-133.pdf)



Statuette anthropomorphe du Trou Magritte. Reproduction tirée de Br. DEMOULIN (dir.), *Histoire culturelle de la Wallonie*, Fonds Mercator, 2012, p. 32.

## Le Trou du Chien à Pont-à-Lesse

Le Trou du Chien, en rive gauche de la rivière, à l'entrée de Pont-à-Lesse, est une cavité à prédominance verticale aux aspects énigmatiques ! Elle ne semble pas avoir été creusée par l'eau, mais plutôt corrodée par une atmosphère saturée, d'où de nombreuses dentelles de roche. D'autre part, le fond de la grotte est 4 mètres sous le niveau des cours d'eau qui l'entourent, la Meuse à l'ouest et la Lesse toute proche, sans que le niveau phréatique ne soit visible.

D'après [www.speleodinant.blogspot.com/2013/02/trou-du-chien.html](http://www.speleodinant.blogspot.com/2013/02/trou-du-chien.html)

## Le prieuré et la colonie d'Anseremme

Vers 815, l'abbaye de Saint-Hubert reçoit de l'évêque de Liège le domaine de «Anseromia». Seigneurs d'Anseremme, les abbés de Saint-Hubert disposent d'un logis seigneurial adossé à une église de style roman, le Prieuré. D'abord résidence d'été, le logis n'est plus au 18<sup>e</sup> qu'une ferme donnée en location et dans laquelle un appartement abbatial est réservé. Aujourd'hui, il figure parmi les plus belles demeures de la vallée. Son usage est réservé à des événements publics ou privés.

Dès la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle, le tourisme se développe à Anseremme. Un certain Auguste Boussingault réussit à attirer «Au Repos des Artistes» écrivains et peintres tels que Rops, des Ombiaux, Verhaeren, Rodenbach, Lemonnier... réunis de façon fort informelle dans «la Colonie d'Anseremme», où ils échangeaient librement des idées.